

Chapitre VIII

GOÛTER DIVINEMENT POUR PENSER DIVINEMENT

1. Reprise introductive

« Repose-toi sur le Seigneur de tout ton cœur, ne t'appuie pas sur ton propre entendement ; (...) Ne te figure pas être sage, (...) » (cf. Pr 3, 5-7). Nous avons vu, précédemment, en quel sens nous devons nous rendre pauvres en esprit : il ne s'agit pas de nier la bonté et l'utilité d'une bonne culture intellectuelle, mais d'éviter de nous appuyer sur notre propre entendement, de nous complaire dans notre propre sagesse : « Tu vois un homme sage à ses propres yeux, il y a plus à espérer d'un insensé » (Pr 26, 12). En réalité, chaque fois, que nous nous appuyons sur nos idées, notre connaissance propre pour penser, nous nous rendons incapables d'accueillir la lumière de Celui qui est venu non pour « ceux qui voient » mais pour « ceux qui ne voient pas » : « C'est pour un discernement que je suis venu dans le monde : pour que ceux qui ne voient pas voient et que ceux qui voient deviennent aveugles » (cf. Jn 9, 39)¹. Dieu veut que nous demeurions toujours conscients qu'en dehors de sa Lumière, qui est le Christ, nous ne pouvons rien faire, rien penser qui soit vraiment lumineux, vraiment utile pour le salut (cf. Jn 15, 5).

Nous devons même en être de plus en plus conscients au fur et à mesure que nous grandissons en connaissance, que notre mémoire emmagasine toutes sortes de belles idées selon l'avertissement du Siracide : « **Plus tu es grand, plus il faut t'abaisser** pour trouver grâce devant le Seigneur ; car grande est la puissance du Seigneur, mais il est honoré par les humbles. Ne cherche pas ce qui est trop difficile pour toi, ne scrute pas ce qui est au-dessus de tes forces » (3, 18-20). C'est seulement ainsi, **en fuyant toute forme d'appui imperceptible en soi-même**, que nous pourrons « nous convertir et devenir comme les petits enfants » (cf. Mt 18, 3) qui ne prétendent rien savoir et qui ont besoin de tout demander à leurs parents². C'est seulement ainsi, en vendant « tout

¹ C'est ainsi que, par exemple, dans une discussion avec un incroyant, chaque fois que nous croyons pouvoir « convaincre » par nos idées, notre savoir, nous ne permettons aucunement à l'autre d'être éclairé par Dieu puisque nous ne laissons pas de place à sa lumière.

² C'est cela **la voie d'enfance au niveau de l'intelligence**. La petite Thérèse l'avait bien compris selon le témoignage de sa sœur Céline : « Sœur Thérèse se rappelait les paroles et les passages des Livres Saints pour nourrir sa piété. Je lui dis : “C'est ce que je voudrais, mais je n'ai pas assez de mémoire !” – “Ah ! **Voilà que vous voulez posséder des richesses**, avoir des possessions ! **S'appuyer là-dessus**, c'est s'appuyer sur un fer rouge ! Il en reste une petite marque ! **Il est nécessaire de ne s'appuyer sur rien, même pas sur ce qui peut aider à la piété**. Le rien, c'est la vérité, c'est de n'avoir ni désir, ni espoir de joie. Qu'on est heureux alors ! *Où trouvera-t-on quelqu'un parfaitement exempt de la honteuse recherche de soi-même*, dit l'Imitation, *il faut le chercher bien loin et jusqu'aux*

ce que nous possédons » pour « acheter la perle de grand prix » (cf. Mt 13, 46), que nous pourrions acquérir la vraie sagesse, elle qui « se tient » « à distance de l'orgueil » (cf. Si 15, 8) mais qui « se trouve chez les humbles » (cf. Pr 11, 2). Dans cet esprit de pauvreté et d'humilité, l'Esprit Saint pourra se servir librement de ce que notre mémoire aura enregistré en profondeur, nous rappelant telle ou telle vérité que Dieu nous avait enseignée³ au moment où nous en aurons besoin, selon la promesse du Christ : « Le Paraclet, **l'Esprit Saint** que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera tout et **vous rappellera tout ce que je vous ai dit** » (cf. Jn 14, 26).

Il y a là toute une ascèse spirituelle qui se situe au niveau de notre intelligence et dont le sens le plus profond consiste à **favoriser le développement de l'espérance** en nous⁴. Comme nous l'avions déjà vu précédemment, « **il est bon d'attendre en silence le salut du Seigneur** » (cf. Lm 3, 26), il est bon d'attendre la lumière divine qui, seule, peut nous faire entrer dans la vérité, il est bon d'espérer cette lumière en faisant silence, en se faisant pauvre en esprit. Nous aurons probablement l'occasion par la suite de revenir sur cette manière de nous disposer à la vertu divine de l'espérance⁵, mais il nous semble maintenant préférable d'essayer d'achever ce que nous avons commencé de voir à propos de la sensibilité humaine : la possibilité de développer en nous un senti divin, une sensibilité du cœur spirituelle⁶ qui nous permette de bien « apprécier », de bien juger toutes choses et donc de bien penser.

extrémités de la terre. Bien loin, c'est-à-dire bien bas... Bien bas dans sa propre estime, bien bas dans son humilité, bien bas, c'est-à-dire quelqu'un de tout petit...» (Conseils et souvenirs, pp. 29-30).

³ L'Esprit Saint – qui est un Esprit de Vérité – ne peut nous rappeler que ce qui a été réellement pour nous « parole de Dieu », c'est-à-dire ce que Dieu a voulu dire à notre cœur et que nous avons perçu ou, du moins, commencé à percevoir avec l'intelligence du cœur. Ce que nous aurions voulu engranger par nous-mêmes, dans le grenier de notre mémoire selon un esprit de possession, demeure à jamais stérile pour le Royaume puisque, selon le livre des Proverbes, « bien mal acquis ne profite jamais ».

⁴ Saint Jean de la Croix enseigne d'une part que **l'espérance « met la mémoire en vide et en ténèbres des choses de cette vie et de celle de l'autre**. Car l'espérance est toujours ce que l'on ne possède pas, parce que si on le possédait, ce ne serait plus l'espérance » ; et d'autre part que « **si la mémoire s'arrête à quelque chose, elle s'empêche de s'unir avec Dieu : d'abord parce qu'elle s'embarrasse, et aussi parce que plus elle a de possession, tant moins elle a d'espérance** » (cf. *La Montée du Carmel*, livre II, chap. 6 et livre III, chap. 11).

⁵ Nous n'oublions pas que tel est le but de notre recherche : comment favoriser en nous les vertus théologiques pour que notre cœur puisse s'ouvrir divinement à la lumière divine.

⁶ « Lorsque **vous voyez** un nuage se lever au couchant, aussitôt vous dites que la pluie vient, et ainsi arrive-t-il. (...) Hypocrites, vous savez discerner le visage de la terre et du ciel ; et ce temps-ci alors, **comment ne le discernez-vous pas ?** » (cf. Lc 12, 54-56). Nous avons vu, la dernière fois, l'importance de nos sens internes. Au-delà de notre perception purement sensorielle, nous avons une sensibilité à la lumière, à la vie, aux relations, à l'harmonie entre les choses, nous avons la capacité de sentir la réalité même des choses par le sens commun et de les interpréter comme des signes par la cogitative. C'est ainsi que nous pouvons juger comme instinctivement les signes de la nature comme « le nuage qui se lève au couchant » ou le « vent du midi ». Dans nos relations avec les autres, dans nos réactions aux événements, c'est cette sensibilité intérieure qui doit être reprise en Dieu, avec un cœur ouvert à Dieu, pour parvenir à un goûter divin des choses. Sentir en Dieu, juger en Dieu, penser en Dieu et finalement agir en Dieu.

2. Du goûter à la pensée

« L'homme psychique n'accueille pas ce qui est de l'Esprit de Dieu : c'est folie pour lui et il ne peut le connaître, car c'est spirituellement qu'on en juge. L'homme spirituel, au contraire, juge de tout, et lui-même n'est jugé par personne. Qui en effet a connu la pensée du Seigneur, pour pouvoir l'instruire ? Et nous l'avons, nous, la pensée du Christ » (cf. 1 Co 2, 14-16). On pense comme on juge les choses, comme on les apprécie, et on juge des choses en définitive comme on est, selon notre « nature ». L'homme « psychique » juge psychiquement, l'homme « spirituel » juge spirituellement. Selon la parole de saint Jean-Baptiste, « celui qui est de la terre est terrestre et parle en terrestre » (cf. Jn 3, 31). Selon que nous sommes ou non en communion avec Dieu, « participants de sa nature divine » (cf. 2 P 1, 4), nous jugeons ou non selon l'Esprit de Dieu par « connaturalité » selon l'expression traditionnelle⁷. Nous sommes aptes à « accueillir » les choses de Dieu selon l'esprit qui nous anime, qui nous fait vivre : « En effet, ceux qui vivent (sont) selon la chair goûtent (et donc aussi désirent) ce qui est charnel ; ceux qui vivent (sont) selon l'Esprit, ce qui est de l'Esprit. Car le désir de la chair, c'est la mort, tandis que le désir de l'Esprit, c'est la vie et la paix, puisque le désir de la chair est inimitié contre Dieu : il ne se soumet pas à la loi de Dieu, il ne le peut même pas, et ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu » (cf. Rm 8, 5-8). Nous pensons et, finalement, vivons selon la manière dont nous jugeons les choses, et nous jugeons les choses selon la manière dont nous les goûtons. Notre cœur apparaît bien là comme « la racine de nos pensées » (cf. Si 37, 17) : nous pensons différemment selon que notre cœur est tourné vers Dieu ou orienté vers le monde, selon qu'il est sous l'emprise de l'Esprit ou sous l'emprise des convoitises de la chair.

Face aux événements ou aux paroles que nous entendons, nous réagissons finalement selon un « instinct » charnel ou un « instinct » divin. Nous sommes mus dans nos jugements selon un « instinct », et plus profondément que nous ne pouvons le penser. Ce serait une **illusion que de croire que la rectitude de nos pensées dépend d'abord de notre capacité à bien raisonner**, avec cohérence et logique selon une « rationalité » objective⁸. En réalité, si notre cœur n'est pas pur⁹, nos raisonnements ne

⁷ Comme l'a si bien exprimé Jean-Paul II : « En réalité, c'est le «cœur» tourné vers le Seigneur et vers l'amour du bien qui est la source des jugements vrais de la conscience. En effet, «pour pouvoir discerner la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait» (Rm 12, 2), la connaissance de la Loi de Dieu est certes généralement nécessaire, mais elle n'est pas suffisante : il est indispensable qu'il existe une sorte de «connaturalité» entre l'homme et le bien véritable. Une telle connaturalité s'enracine et se développe dans les dispositions vertueuses de l'homme lui-même : la prudence et les autres vertus cardinales, et d'abord les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité. C'est en ce sens que Jésus a dit : «Celui qui fait la vérité vient à la lumière» (Jn 3, 21) » (*La splendeur de la vérité*, n° 64).

⁸ Au sens où saint Paul dit, comme nous l'avons vu précédemment, que « le désir de la chair n'est pas capable de se soumettre à la loi de Dieu ». Celle-ci en effet est « sainte » (cf. Rm 7, 12), tout orientée vers Dieu et son Royaume. Même si nous connaissons cette loi et pensons intellectuellement qu'elle est juste, dans le concret de la vie notre raison n'arrive pas à s'y soumettre tant que nous sommes « selon la chair ».

peuvent pas l'être non plus, ils se retrouvent secrètement sous l'influence des convoitises qui nous meuvent, nous inspirent, notre raison se laissant « entraîner » par elles. Autrement dit, nous goûtons et donc finalement pensons les choses toujours selon le « trésor » (cf. Mt 6, 21) en lequel nous mettons notre cœur : si nous mettons notre joie en Dieu, si nous trouvons notre paix en Lui, nous goûterons et jugerons des choses selon qu'elles sont en harmonie, en consonance ou non avec cette joie et cette paix divines. Nous chercherons en tout « la vie et la paix » (cf. Rm 8, 6). Si nous mettons notre cœur dans le monde, nous évaluerons, nous estimerons les choses selon la jouissance que nous trouvons dans le monde au sens où saint Paul dit à propos de ceux qui « se conduisent en ennemis de la croix du Christ » : « Ils ont pour dieu leur ventre et mettent leur gloire dans leur honte ; **ils n'apprécient que** (n'ont de sentiment que pour) **les choses de la terre** » (cf. Ph 3, 18-19).

3. Sagesse terrestre ou sagesse d'en haut

Cela nous aide à comprendre pourquoi, en définitive, au-delà de nos grandes déclarations d'intention, **on fait ce que l'on aime**, ce que l'on désire au sens où l'on tend instinctivement à vouloir faire telle ou telle chose selon le goût que cette action prend pour nous. Plus précisément, on la goûtera, l'estimera, la jugera, la pensera bonne ou mauvaise à faire selon le goût intérieur que nous trouvons en Dieu ou dans le monde. On peut comprendre en ce sens-là les paroles de saint Jean : « **Quiconque demeure en lui ne pèche pas. Quiconque pèche ne l'a vu ni connu** » (1 Jn 3, 6). Nous ne pécherons pas si « nous goûtons combien le Seigneur est bon » (cf. 1 P 2, 3). C'est ainsi que se développe en nous notre instinct divin ou notre instinct charnel : à partir d'une sorte de « palais » divin¹⁰ ou de « palais » charnel selon l'image utilisée par le Siracide : « L'estomac accueille toute sorte de nourriture, mais tel aliment est meilleur qu'un autre. **Le palais reconnaît à son goût le gibier, de même le cœur avisé discerne les paroles mensongères** »¹¹ (36, 18-19). On peut comprendre ici comment c'est la fin ou, plus précisément, l'amour de la fin qui est le véritable principe de nos pensées et de nos actions¹², quand bien même nous n'aurions pas une claire conscience de celle-ci.

La sagesse consistant à juger les choses dans la lumière de la fin, on peut dire qu'il y a une sagesse « terrestre » et une sagesse « d'en haut » selon la fin qui est la nôtre : « Si

⁹ Non pas au sens d'un cœur entièrement purifié (ce serait désespérant), mais au sens d'un cœur tourné vers Dieu avec une intention pure.

¹⁰ Dire « palais » divin, ce n'est au fond qu'une autre manière de parler de la sensibilité divine du cœur.

¹¹ Comme en a témoigné frère Élisée des Martyrs à propos de saint Jean de la Croix : « Je l'ai entendu dire quelquefois qu'il n'y a pas de mensonge si bien feint et si bien arrangé que, d'une manière ou d'une autre, en y prêtant attention, on ne reconnaisse pour mensonge. De même qu'il n'y avait de démon transfiguré en ange de lumière qui, bien considéré, ne soit reconnu pour ce qu'il est. Ni d'hypocrite si artificieux, si dissimulé, si contrefait, que l'on découvre bientôt avec un peu d'attention » (*Œuvres complètes* de saint Jean de la Croix, *Opuscules, conseils de spiritualité*, 15).

¹² Comme l'illustre très bien cette réflexion du Siracide : « Méfie-toi du donneur de conseils, demande-toi d'abord de quoi il a besoin car il donne ses conseils selon son propre intérêt » (cf. Si 37, 8).

vous avez au cœur (...) une amère jalousie et une rivalité, ne vous vantez pas, ne mentez pas contre la vérité. **Pareille sagesse ne descend pas d'en haut : elle est terrestre**, animale, démoniaque. (...) Tandis que **la sagesse d'en haut** est tout d'abord pure, puis pacifique, indulgente, bienveillante, (...) » (cf. Jc 3, 14-17). Le sage goûte les choses¹³ selon la fin véritable qu'est Dieu et, par là même, peut « juger de tout » ainsi que Dieu lui-même juge. « **Celui qui s'unit au Seigneur (...) n'est avec lui qu'un seul esprit** » (cf. 1 Co 6, 17), il pense comme Dieu pense. « Participant de la nature divine » (cf. 2 P 1, 4), il juge de tout divinement là où les autres hommes jugent humainement. C'est en ce sens qu'il « voit toutes choses en Dieu » : il en goûte la vraie valeur en Dieu avec un palais divin. Il peut en découvrir le sens véritable, en déchiffrer la signification comme signes de Dieu parce qu'il les « perçoit » relativement à Dieu, dans la lumière de Dieu.

« ... À vous grâce et paix en abondance, par la pleine connaissance de Dieu et de Jésus notre Seigneur. Car sa puissance divine nous a donné tout ce qui est nécessaire pour la vie et la piété par la vraie connaissance de Celui qui nous a appelés par sa propre gloire et vertu » (2 P 1, 2-3). Ce qui est nécessaire pour la vie, c'est essentiellement la lumière pour discerner la volonté de Dieu et la force pour l'accomplir. L'une et l'autre nous sont données par « la vraie connaissance de Dieu », c'est-à-dire par le don de sagesse¹⁴ en laquelle s'opère une union intime, un contact direct entre l'âme et Dieu qui nous permet de goûter vraiment Dieu. Comme nous l'avons montré, dans la mesure où nous « goûtons combien le Seigneur est bon », nous avons par ce goûter divin la lumière pour bien juger des choses et en même temps la force de les accomplir dans ce goût même. Nous pouvons comprendre ici comment le don de sagesse doit envelopper et inspirer l'usage de nos facultés à la fois sensibles et spirituelles. Par lui, nous sommes capables de « marcher en la présence de Dieu » (cf. Gn 17, 1), de voir Dieu en tout et ainsi de tout voir en Dieu. Nous remettre continuellement en la présence de Dieu, autant que cela dépend de nous, en réveillant notre foi, notre esprit de prière et notre amour, ce devrait être notre principale activité tout au long du jour. Nous pourrions ainsi tout vivre et tout accomplir « par la connaissance de Dieu ».

¹³ N'oublions pas que sagesse vient du verbe latin *sapere* qui signifie goûter.

¹⁴ C'est lui le don de sagesse, qui nous fait « vraiment connaître Dieu », être présent à sa présence : « Daigne le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, le Père de la gloire, vous donner un esprit de sagesse et de révélation qui vous le fasse vraiment connaître ! » (Ép 1, 17).